

Sous la direction de  
Gilbert Garrier et Ronald Hubscher

# ENTRE FAUCILLES ET MARTEAUX



Presses Universitaires de Lyon  
Editions de la Maison des Sciences de l'Homme

Aujourd'hui, la pluriactivité apparaît comme une condition indispensable à la survie de nombreux agriculteurs et à leur maintien au pays.

En réalité, elle est très ancienne et révèle la remarquable capacité d'adaptation des hommes de la terre à maîtriser plusieurs savoir-faire.

C'est le mérite des historiens français et italiens, rassemblés autour de Ronald Hubscher et Gilbert Garrier, d'avoir, à partir d'exemples régionaux, montré la diversité des situations comme des solutions. Cet ouvrage met en valeur la permanence de l'université paysanne, gage de confiance pour l'avenir des campagnes européennes au grand rendez-vous de 1992.

F. Cazzola - Bologne -, G. Désert - Caen -, J.C. Farcy - Paris -, A. Gueslin - Clermont -, Y. Lamy - Bordeaux -, J.-L. Mayaud - Paris -, G. Postel-Vinay - Paris -, Y. Rinaudo - Avignon.

Les auteurs de ce livre remercient la Maison des Sciences de l'Homme et plus particulièrement Maurice Aymard, le Centre d'Histoire Pierre Léon de l'Université Lumière Lyon II et le Centre d'Etudes pour l'histoire comparée des sociétés rurales à l'époque contemporaine, dirigé à l'Université de Naples par le professeur Pasquale Villani.

Couverture : Un moissonneur creusois ... un carrier breton, à la fin du XIXe siècle. (D'après deux cartes postales aimablement prêtées par Jean-Claude Bontron, secrétaire général de l'ARF).

Sous la direction de  
Gilbert Garrier et Ronald Hubscher

# ENTRE FAUCILLES ET MARTEAUX

Pluriactivités et stratégies paysannes

Presses Universitaires de Lyon  
Editions de la Maison des Sciences de l'Homme

© Presses universitaires de Lyon, 1988  
86, rue Pasteur - 69007 LYON  
ISBN 2-7297-0341-1

Editions de la Maison des Sciences de l'Homme  
54, Boulevard Raspail - 75006 PARIS  
ISBN 2-7351-0306-4

## LA PLURIACTIVITÉ DANS LES CAMPAGNES ITALIENNES : PROBLEMES D'INTERPRÉTATION

Le séminaire qui s'est tenu à Ferrare en janvier 1987 sur le thème : «La pluriactivité et ses rapports avec l'industrie dans les campagnes italiennes (XIXe-XXe siècles)» avait pour objectif de tester la validité, pour les campagnes italiennes, du concept de pluriactivité que les historiens ruralistes français ont appliqué depuis quelque temps à l'étude de la réalité économique et sociale de la France rurale.

L'ampleur de la grille d'analyse, les nombreuses relations de réciprocité prises en compte et l'effort pour définir au plan théorique le concept de pluriactivité qui marquait le rapport d'introduction de Ronald Hubscher ont stimulé, à l'intérieur du groupe d'historiens et de sociologues italiens qui collaborent au *Centre d'études pour l'histoire comparée des sociétés rurales à l'époque contemporaine*, créé à l'Université de Naples, une première confrontation et une discussion libre sur le sujet.

L'intérêt suscité par les thèmes de ce séminaire qui n'avait pourtant pour objet que de servir de premier lieu de réflexion et de confrontation des expériences étudiées dans les différentes régions d'Italie, a au moins permis de montrer que la conscience est désormais acquise des insuffisances d'une analyse qui a jusqu'ici concentré étroitement l'intérêt de l'histoire agraire sur les aspects productifs de l'agriculture et sur les rapports sociaux fondamentaux inhérents à l'entreprise agricole ou à la terre comme facteur de production, alors qu'elle ne consacre qu'une attention encore trop limitée à la façon dont, historiquement, ont été réunies de façon indissociable, dans le monde des campagnes, des activités agricoles et des activités extra-agricoles, et ceci de façon

indépendante de la présence ou de l'absence d'épisodes de proto-industrialisation.

La vivacité de la discussion du séminaire de Ferrare a montré d'un côté l'hétérogénéité encore réelle de l'approche italienne de ce problème et la nécessité, par conséquent, de mieux définir l'objet de la recherche et les pertinences conceptuelles de la pluriactivité. Mais elle a fait apparaître, d'un autre côté, en pleine lumière, l'importance que la pluriactivité a conservée et conserve, aujourd'hui encore, pour les masses paysannes italiennes.

La mise en route d'un programme concret et systématique de recherches spécifiquement consacrées au thème de la pluriactivité dans les campagnes italiennes devient donc pleinement souhaitable. Mais il apparaît en même temps nécessaire de réaliser une première mise au point des instruments conceptuels qui doivent permettre une position historiographique du problème.

Les notes qui suivent reprennent pour l'essentiel les sujets qui ont occupé une place centrale dans la discussion et elles cherchent en même temps à réorganiser et à regrouper autour de quelques têtes de chapitre certaines des questions les plus importantes qu'à mon avis il faudrait affronter pour étudier le cas italien.

## 1. L'espace rural italien

Les conditions physiques, agricoles, climatiques et pédologiques des sols italiens sont profondément différentes et souvent très éloignées les unes des autres. Les termes extrêmes de cette diversité sont l'économie alpine d'un côté et, de l'autre, les cultures sub-arides de l'Italie insulaire. Elle a pour conséquence non seulement la différence des structures agraires et foncières et des systèmes d'exploitation dans les campagnes mais aussi une diversité des cycles d'emploi du travail paysan, d'importants phénomènes de mobilité dans l'espace de la force de travail, et des formes historiques de l'habitat rural profondément diversifiées. Toujours par référence au facteur spatial, nous devons en premier lieu examiner la dureté relative des conditions du sol, du climat et de l'emploi de la force de travail dans les régions de montagne de l'Italie alpine et dans les vastes zones intérieures montagneuses de la dorsale des Apennins.

La culture des zones de montagne occupe souvent une importance secondaire par rapport à l'élevage et autres activités de type forestier (coupe du bois, production du charbon de bois, plantation et transformation de la châtaigneraie en bois cultivé, etc.) (G. Chérubini, 1977). La tendance à la migration périodique de la force de travail est presque imposée par les conditions du milieu et par la surcharge démographique, aussi bien dans le sens montagne-plaine (Apennin toscan et émilien, Abruzzes, etc.) qu'en direction de l'étranger (Piémont, Frioul, etc.), avec des rythmes et des dimensions qui croissent tout au long du XIXe siècle. La montagne stimule aussi des formes de pluriactivité comme celles de la paille tressée (Émilie, Toscane et Vénétie), et parfois aussi le tissage domestique de la laine, tout spécialement le long des parcours suivis pendant des siècles par l'élevage transhumant.

Dans les zones de collines de l'Italie du centre et du nord, l'exploitation en métayage (*mezzadria*) a dominé pendant des siècles. Les unités de production et d'organisation de l'espace rural sont constituées de *poderi*. Tel a été l'horizon fermé dans lequel ont vécu des millions de paysans italiens liés au propriétaire de la terre par un contrat de colonat qui liait le «ménage» familial tout entier à la culture *promiscua* et autosuffisante de nombreux produits (céréales, légumes, vin, huile, fibres textiles, bois et fourrages, etc.), et qui laissait bien peu de place à des formes susceptibles de compléter le revenu familial qui soient différentes de la polyactivité normale et obligatoire pour le métayer italien.

Il est vrai cependant, comme l'a observé Giuliana Biagioli, et comme le démontrent les analyses de G. Fédérico sur les bilans familiaux de familles paysannes, que le monde des métayers de la Toscane et de l'Italie centrale connaissait lui aussi la pluriactivité et des formes de complément du revenu agricole qui soient extérieures à l'exploitation, ne serait-ce que parce que le propriétaire de la terre, qui était en règle générale en position de créancier par rapport à son paysan, voyait dans la pluriactivité un moyen pour récupérer des créances qui autrement n'auraient pu être payées.

Entre l'agriculture de la montagne et celle de la colline et de la haute plaine (dominée par la métairie et l'exploitation en location), l'espace rural italien connaît de nombreuses autres formes



d'utilisation du sol, des exploitations et des propriétés de dimensions différentes, et même des superpositions de plusieurs exploitations sur le même sol (G. Giorgetti, 1974). Des minuscules propriétés parcellaires désormais fragmentées à l'extrême de la Ligurie occidentale, de la Briançe, de la haute Vénétie, de la plaine fertile de la Campanie et de certaines zones intérieures du Mezzogiorno, à la grande exploitation capitaliste née de l'irrigation et du drainage de la plaine padane orientale, et au latifondo à demi féodal de la Sicile, de la Calabre et du Latium, l'Italie rurale offre un tableau de structures agraires et d'habitat rural d'une exceptionnelle diversité. C'est par référence à ces différences qu'il faudra donc évaluer le rôle de la pluriactivité dans les campagnes italiennes. La différence est profonde, par exemple, entre le phénomène de la pluriactivité dans les grandes agrovilles du Mezzogiorno, qui pendant la journée restent abandonnées aux femmes pendant que les hommes travaillent au loin dans les champs, et la pluriactivité que l'on trouve dans les campagnes du nord, largement urbanisées, avec leur réseau dense de villages, où la tradition artisanale et manufacturière est plus vivace, ne serait-ce que sous l'influence séculaire des villes. Dans la Sicile orientale de la première moitié du XIXe siècle, par exemple, comme l'a relevé Simona Laudani, on trouve un secteur textile (coton, soie et laine) qui reste pourtant concentré dans les grandes agglomérations rurales de l'île et confié donc presque exclusivement aux femmes. Ces activités textiles n'auront pas d'avenir et disparaîtront à partir de l'entrée de l'Italie dans l'ère de la transformation industrielle.

La même diversité se retrouve dans le paysage social de l'agriculture des zones irriguées et drainées, où le poids du salariat agricole est écrasant : un salariat qui vit aggloméré dans de gros bourgs ruraux et qui reste pendant de nombreuses semaines chaque année dépourvu d'emploi, véritable prolétariat d'une agriculture capitaliste.

## 2. Le temps de travail paysan

Les historiens de la proto-industrialisation ont d'ores et déjà noté une propension diverse des sociétés rurales à s'engager dans des activités extra-agricoles, selon le type d'organisation agricole qu'elles pratiquent et la longueur du temps que les cultures laissent

libre. La polyculture qui domine dans les campagnes de l'Italie du centre et du nord, caractérisées par les locations par petits lots, la *mezzadria* et la petite propriété, peut être vue de façon générale comme un obstacle à la pluriactivité, mais seulement dans certaines limites. Celles-ci sont déterminées par la charge démographique qui pèse, dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, sur les rares terres fertiles d'Italie. Au-delà d'un certain niveau, la surcharge de force de travail se traduit en un sous-emploi permanent, et non plus seulement saisonnier, de la force de travail. Tôt ou tard on enregistre des phénomènes d'explosion de la surpopulation relative. Le sous-emploi latent devient évident au fur et à mesure que progressent les rapports capitalistes, et que l'utilisation de l'argent se diffuse dans les campagnes. G. Mottura a attiré l'attention sur cette contradiction qu'avait déjà soulignée la tradition théorique marxiste, avec Kautsky et Sereni. Nous savons aussi que les zones rurales les plus proches des centres urbains en voie d'industrialisation sont avantagées par des formes d'emploi industriel de la main-d'œuvre agricole qui conservent une liaison avec la campagne : ainsi dans les campagnes piémontaises et lombardes entre XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle (A. Dewerpe, 1984; L. Cafagna, 1983).

F. Ramella a souligné aussi que dans ce type de milieu rural la pluriactivité recouvre en fait un ensemble de comportements spécifiques qui visent à diversifier les sources de revenu dans les familles paysannes. C'est-à-dire que nous ne sommes pas devant un pur et simple complément assuré par le revenu occasionnel, mais devant une stratégie qui recherche de nouvelles opportunités de revenu et de travail pour certains membres de la famille. C'est dans cette stratégie que s'inscrit aussi l'émigration vers l'étranger, qui devient une opportunité de plus au moment où l'Italie s'intègre dans le marché international de la force de travail.

Reste donc à examiner avec plus d'attention le problème de la distribution du travail agricole durant l'année agraire, dans les régions de polyculture et de métairie autosuffisante. Les études dont nous disposons (L. Pagani, 1930; L. Perdisa, 1935) sur la distribution du travail agricole dans l'exploitation en métayage de plaine nous montrent différents cycles d'emploi du travail familial selon la succession des cultures pratiquées : une distribution plus déséquilibrée là où dominait la rotation blés-champspiantes fouragères, et l'emploi au contraire plus homogène du

travail familial dans les exploitations où le degré d'association (*promiscuita*) des cultures était plus élevé et où la vigne était présente. Dans les mois d'inactivité hivernale, on filait et on tissait le chanvre dans toutes les maisons paysannes, mais dans une mesure qui ne donnait pas lieu à de véritables formes proto-industrielles. Le travail de l'exploitation était en effet suffisant pour absorber tout le travail familial et pour demander même, en règle générale, une notable quantité de travail supplémentaire venu de l'extérieur. R. Finzi a montré aussi que le recours à la main-d'œuvre extérieure à l'exploitation devenait nécessaire et généralisée dans les zones de culture du chanvre pour faire face aux nécessités de travail du sol qu'exigeait techniquement pendant les périodes la culture du chanvre, en tenant compte aussi des journées perdues du fait d'événements climatiques défavorables (R. Finzi, 1982).

Dans le cas de la métairie toscane, organisée surtout selon le système de la *fattoria*, on trouvait aussi, comme l'a souligné Giuliana Biagioli, une utilisation du travail des métayers dans les activités successives de transformation des produits. La pluriactivité des métayers était donc en partie liée aux exigences du travail au pressoir à huile, pour la vinification, et dans les magasins que l'on trouvait dans le véritable centre d'exploitation qui constituait la *fattoria* (Z. Ciuffoletti, 1985).

On observe enfin de très grandes différences quant à l'emploi agricole si l'on compare les calendriers des travaux agricoles des grandes exploitations céréalières et betteravières des zones d'irrigation et de drainage, et ceux des latifondi méridionaux où l'on pratiquait une céréaliculture extensive avec ceux, intensifs, de la zone du Vésuve et de la plaine de la Campanie, qui reposait sur l'horticulture et sur les cultures arbustives, ou avec ceux des «jardins» palermitains, des zones consacrées aux agrumes de la Sicile et de la Calabre, ou de la culture spécialisée de l'olivier de la Terra di Bari et du Salento.

Si banals que puissent sembler ces rappels de la diversité des réalités agraires italiennes, il me semble que la recherche de «modèles», si suggestive et stimulante soit-elle, ne peut pas aller jusqu'à ignorer, surtout pour la période cruciale marquée par la «modernisation» des campagnes, le fait élémentaire du temps concret que chaque système agraire laisse disponible pour des activités extra-agricoles. Il faudra donc évaluer, cas par cas, et

région par région, le problème du cycle agraire et du temps effectivement disponible dans la famille paysanne pour des activités complémentaires de type extra-agricole. Toute généralisation risquerait autrement de se placer au dehors de la réalité historique spécifique de la société rurale que l'on entend étudier.

### 3. Chômage agricole et agriculture capitaliste

Un autre des thèmes centraux que nous rencontrons lorsque nous tentons de vérifier la validité du concept de pluriactivité dans les campagnes italiennes concerne l'apparition de l'agriculture capitaliste comme forme dominante d'exploitation de la terre et du travail paysan. Il a été à ce sujet observé (G. Mottura), que l'agriculture capitaliste peut se rencontrer aussi en l'absence d'exploitation agricole capitaliste. L'élément déterminant est en effet l'entrée de l'argent et des marchandises dans l'exploitation paysanne, qui se retrouve ainsi stimulée non seulement à produire pour son autosuffisance, mais aussi pour le marché. Chaque fois que les dimensions de l'exploitation paysanne ne permettent pas en effet de produire des excédents destinés au marché, le besoin apparaît de trouver en dehors des activités agricoles les compléments de revenu nécessaires sous forme monétaire. De la même façon, la mise en route d'une production agricole pour le marché vient en règle générale stimuler aussi la production de biens non agricoles destinés au marché. Cela ne signifie pas nécessairement que nous nous trouvons en face de phénomènes de «proto-industrie». (À travers l'étude de bilans familiaux d'exploitation paysanne, G. Federico a montré que si l'on considère comme pluriactivité tous les revenus extérieurs à l'exploitation familiale, on se trouve en face de sources de revenus très différents, qui changent d'une zone à l'autre (revenus provenant du travail agricole à l'extérieur de l'exploitation, labours effectués pour le compte de tiers, activités textiles et manufacturières, émigration, etc.).

On en viendrait ainsi à exalter les caractères de pluriactivité qui sont présents dans la société rurale traditionnelle. Cependant, de manière paradoxale, il serait nécessaire de remettre en discussion, comme l'a fait G. Mottura, le concept même de société rurale, vu que des sociétés purement agricoles – à supposer qu'elles existent – se trouvent seulement après la généralisation des rapports capitalistes, et après la simplification effectuée par

celle-ci dans les classes sociales, au moins dans la première phase d'expansion du capitalisme agraire. On en trouverait une correspondance, au moins générale, dans le phénomène de la *désindustrialisation* : celui-ci finit par frapper certaines zones proto-industrielles avec le développement de la production en usine, qui transforme les paysans ouvriers en ouvriers d'industrie.

Le thème de l'agriculture capitaliste entre pourtant dans les analyses de la pluriactivité sous un autre aspect important. Dans certaines zones de la plaine du Po (Emilie-Romagne, Vénétie, basse Lombardie), où l'investissement capitaliste a créé de nouvelles terres grâce au drainage et à l'irrigation, finit par se concentrer entre XIXe et XXe siècle, une masse énorme de prolétariat agricole (manouvriers : *braccianti*) lié à la culture à grande échelle des céréales qui se met en place dans les grandes exploitations à gestion capitaliste. Pour cette masse de travailleurs aussi, le chômage prolongé pendant de longs mois de l'année devient la condition normale sans que cela donne naissance à des phénomènes importants d'émigration (F. Cazzola, 1980). Encore en 1959, ne serait-ce que pour citer quelques chiffres, le chômage agricole moyen mensuel était égal en Italie à 359 100 unités. Parmi celles-ci, environ la moitié (178 200) se trouvait en Italie du nord. Dans le cadre de l'Italie du nord, le chômage maximum se concentrait dans la seule Émilie-Romagne (167 400 unités) (INEA, 1960). Comment pouvait survivre un prolétariat rural de dimensions importantes avec un tel niveau moyen de chômage ? Nous devons obligatoirement formuler l'hypothèse de l'existence d'une forme totalement spécifique de pluriactivité, caractéristique de cette classe sociale (manouvriers, *casanti*, *pigionanti*, etc.) et de cette zone rurale italienne. Non seulement on pratiquait mille métiers, parmi lesquels les plus communs étaient ceux de maçons, de *fornaciaio*, de pêcheur, de tailleur de roseaux dans les marais et de fabricant de *stuoie*, de paniers et de corbeilles, et d'ouvrier de l'industrie du sucre. Mais une forme structurelle de pluriactivité de la plaine orientale du Po était constituée par les travaux hydrauliques. La «construction de la campagne» a été dans toute la basse vallée du Po la forme véritable, principale, et souvent exclusive de pluriactivité qui a permis le maintien d'un prolétariat rural aussi important en marge de l'exploitation agricole capitaliste consacrée en priorité à la céréaliculture. Les travaux d'irrigation, de canalisation des rivières, le creusement des

canaux, l'entretien et la multiplication des réseaux d'écoulement des eaux, n'étaient pas des travaux à proprement parler agricoles, mais ils restaient cependant toujours des formes de pluriactivité étroitement liées à l'exercice et à la survie de l'agriculture capitaliste. Les travaux hydrauliques constituaient de cette façon, comme l'a souligné T. Isenburg, une alternative valable à l'émigration, qui aurait été autrement obligatoire.

#### 4. L'émigration : stratégie ou choix du désespoir ?

Dans le monde rural italien, le phénomène de l'émigration est un fait social d'une énorme importance, d'une longue durée. Même avant que le phénomène fasse l'objet d'un enregistrement systématique, nous savons que les paysans du nord émigraient depuis la montagne vers les plaines marécageuses de la plaine du Po ou vers les Maremmes de la Toscane et du Latium. Les enquêtes napoléoniennes nous montrent déjà que depuis l'Appennin ligure, toscan et émilien, on gagnait la Sardaigne et la Corse pour travailler dans les mines, comme nous le confirme G. Tore, ou pour couper le bois. Des milliers de paysans des montagnes et des villages des collines de la Vénétie et du Frioul franchissaient les Alpes, dès avant l'Unité, pour travailler sur les chantiers de construction routière et ferroviaire dans l'Empire des Habsbourg. Après 1876, quand commencent les séries statistiques de données, et jusqu'à la fin du XIXe siècle, ce mouvement migratoire vers l'étranger, dans cette phase initiale, concerne principalement la totalité de l'arc de hautes collines et de montagnes des Alpes et des Apennins du Nord qui entourent la plaine du Po, ainsi qu'une île de l'intérieur du Mezzogiorno, la partie la plus dure de «l'os» qui du Molise et de la Campanie intérieure va jusqu'à la Calabre du nord (E. Sori, 1979, 24). On émigre donc, non pas à partir des zones où se développe le capitalisme dans l'agriculture, mais à partir des zones rurales de la petite exploitation paysanne, soit en propriété, soit en location, de la petite exploitation de subsistance de l'agriculture pauvre de l'Appennin méridional.

Il est donc opportun de réexaminer aujourd'hui, comme le suggère F. Ramella, le thème de l'émigration à la lumière du concept de pluriactivité, en mettant en évidence le fait que, bien souvent, elle rentre aussi dans une stratégie qui vise à diversifier le revenu familial et qu'elle ne produit pas nécessairement une rup-

ture brutale du paysan avec son village et avec ses racines sociales et culturelles. E. Franzina ajoute à ce sujet que s'il est correct d'interpréter le phénomène de l'émigration italienne en direction de l'étranger non pas comme une simple rupture, mais comme un processus, avec des départs et des retours, il faut également vérifier avec attention les résultats finaux du processus même de l'émigration. Dans certaines zones de la montagne vénitienne, l'émigration n'est pas une stratégie ni un projet de diversification du revenu. Le départ est un acte de rupture et de désespoir face à une condition à laquelle désormais aucune forme de pluriactivité ne peut apporter de remède. T. Isenburg ajoute que pour les zones montagneuses de l'Italie, l'émigration constitue une donnée structurelle. On peut dire qu'elle a été la pluriactivité la plus caractéristique dans le cas italien, quelle que soit la diversité de ses conditions régionales et locales.

## 5. Pluriactivité et proto-industrialisation

Le thème de la proto-industrialisation a été compliqué au cours des dernières années par des recherches et des discussions qui correspondent dans certains cas à des situations atypiques et non représentatives. L'heureuse intuition de F. Mendels et les cas européens qui ont été étudiés par les historiens allemands et français ont ouvert des perspectives importantes et positives à la recherche, et éclairé d'une façon nouvelle l'interprétation de phases et de moments importants de la transition vers la transformation industrielle de nombreuses zones rurales européennes. La proposition du concept de pluriactivité par les ruralistes français, sans remettre en discussion le concept de proto-industrialisation, semble faire apparaître une catégorie d'interprétation plus large où le phénomène de la proto-industrialisation s'inscrit lui-même comme un processus important mais nullement exclusif.

Parmi les cas de pluriactivité qui ont été examinés et comparés en ce qui concerne l'Italie, beaucoup peuvent sans aucun doute s'insérer dans le modèle de F. Mendels, dans la mesure même où ils répondent dans une large mesure aux conditions générales du modèle lui-même :

a) localisation rurale de l'industrie à laquelle participent de petits propriétaires parcellaires et des salariés agricoles;

b) production destinée non seulement à l'usage local mais aussi au marché par l'intermédiaire de marchands (putting-out system, Verlagsystem);

c) activités proto-industrielles s'insérant dans un réseau ou système de relations marchandes avec les zones agricoles voisines de façon à favoriser la spécialisation d'une production agricole tournée vers le marché.

L. Cafagna a délimité géographiquement la région d'où est parti en Italie le processus d'industrialisation : il s'agit de «l'aire de Piémont s'étendant jusqu'au pied de la zone alpine». Dans cette zone rurale, l'élément essentiel est l'existence d'un «courant d'exportations primaires qui sert de «base» (dans le sens où cette notion est utilisée dans la terminologie de l'économie régionale) à un tel démarrage : celui de la soie grège et filée, un surplus agricole et industriel susceptible d'être exporté et d'une large importance» (L. Cafagna, 1983, 972). De fait, Cafagna identifie certaines caractéristiques essentielles de la région, comme l'existence d'une agriculture à deux secteurs (capitaliste de type intensif en capital dans la plaine et de petites exploitations paysannes de type intensif en travail dans la colline et dans le haut plateau non irrigué), des ressources en quantité moyenne (eau à la place du charbon comme source d'énergie, un peu de fer, etc.), de bonnes liaisons avec l'Europe et l'extérieur de l'Europe. A. Dewerpe a lui aussi reconnu que même si les localisations proto-industrielles sont peu nombreuses en Italie, il est également vrai que «la configuration des espaces de l'industrie domestique de marché se produit tôt, perdure, et débouche sur un système régional qui unit ces sous-systèmes locaux aux zones de la grande agriculture capitaliste» (A. Dewerpe, 1984, 897).

L'essentiel du problème est précisément celui-ci : comment pouvons-nous parler de «proto-industrialisation» pour d'autres aires régionales, différentes de celle qui est localisée aux pieds de l'arc alpin, qui ont connu l'industrie domestique dans une mesure qui n'a rien de négligeable, mais pour lesquels ne s'est pas produit le passage à la seconde phase de l'industrialisation ? Tel est le cas de certaines vallées de l'Italie méridionale et insulaire dont les cas ont été étudiés et rappelés par S. Laudano et par S. De Majo.



Pour expliquer ces phénomènes, comme l'a relevé S. Lannaro, la catégorie conceptuelle de proto-industrialisation est insuffisante. On peut utiliser plus utilement au contraire celle de pluriactivité. Ce concept nous permet peut-être de mieux expliquer la croissance de l'industrie «diffuse», de la petite entreprise et des petits entrepreneurs paysans et artisans qui constituent l'originalité, au cours des trente dernières années, de l'économie de ce que l'on appelle la «troisième Italie» (A. Bagnasco, 1977). Cette «troisième Italie» industrielle coïncide en fait avec l'aire de la métairie, du *podere*, de la petite et moyenne propriété paysanne (Émilie romagne, Vénétie, Frioul, Toscane, Marches), où la pluriactivité du paysan était souvent organisée par le propriétaire dans la *fattoria*, et une part importante de la production agricole n'avait pas comme destination exclusive le secteur manufacturier (par exemple le chanvre, le lin ou la soie) mais exigeait aussi l'exécution de certaines opérations importantes de transformation à l'intérieur même de l'exploitation agricole paysanne.

Ce sujet devra faire l'objet d'enquêtes ultérieures, ne serait-ce que parce qu'il n'est pas possible de négliger, dans le cas italien, le poids historique de la ville et des relations entre celle-ci et le monde rural qui l'entoure. Même pour la région proto-industrielle italienne qui a été définie ci-dessus et pour la période qui recouvre la seconde moitié du XIXe siècle, L. Cafagna, au lieu du terme «proto-industrialisation» a préféré parler d'une «industrie incertaine». Pendant cette phase de décollage de l'industrialisation, qui voit la force de travail se détacher de l'agriculture, la famille paysanne, en effet, «n'a pas devant elle un choix net entre deux occupations et une comparaison entre deux revenus *alternatifs*, mais au contraire une occasion pour additionner et compléter des revenus, fussent-ils modestes» (L. Cafagna, 1983, 977).

Ne serait-il donc pas plus correct de parler de pluriactivité ?

Franco CAZZOLA

## BIBLIOGRAPHIE

- BAGNASCO, A. (1977), *Tre Italie*, Bologna, 1977.
- CAFAGNA, L. (1983), *Protoindustria o transizione in bilico ? (a proposito della prima onda della industrializzazione italiana)*, in «Quaderni storici», XVIII, n. 54, fasc. 3, dicembre 1983, pp. 971-984.
- CAZZOLA, F. (1980), *La formazione del bracciantato agricolo di massa in Emilia Romagna*, in *Il proletariato agricolo in Emilia Romagna nella fase di formazione*, «Annale» 1/1980, dell'Istituto regionale per la storia della resistenza e della guerra di liberazione in Emilia Romagna, Bologna, 1980.
- CHERUBINI, G. (1977), *La montagna del passato*, in *Cultura popolare nell'Emilia Romagna. Strutture rurali e vita contadina*, Milano, 1977.
- DEWERPE, A. (1984), *Genèse protoindustrielle d'une région développée : l'Italie septentrionale (1800-1880)*, in «Annales E.S.C.», 39, n. 5, sept.-oct. 1984, pp. 896-914.
- FINZI, R. (1982), *Vanga e clima a Bologna, 1814-1858*, in *Studi in memoria di Luigi Dal Pane*, Bologna, 1982, pp. 685-710.
- GIORGETTI, G. (1974), *Contadini e proprietari nell'Italia moderna. Rapporti di produzione e contratti agrari dal secolo XVI ad oggi*, Torino, 1974.
- I.N.E.A. (1960), *Annuario dell'agricoltura italiana 1960*, Milano, 1961.
- PAGANI, L. (1930), *La distribuzione del lavoro umano nell'azienda agraria*, Bologna, 1930.
- PERDISA, L. (1935), *La distribuzione del lavoro manuale in poderi a messadria della Romagna*, Faenza, 1935.
- PONI, C. (1977), *La famiglia e il podere* in *Cultura popolare nell'Emilia Romagna. Strutture rurali e vita contadina*, Milano, 1977, pp. 99-119.
- SORI, E. 1979, *L'emigrazione italiana dall'Unità alla seconda guerra mondiale*, Bologna, 1979.